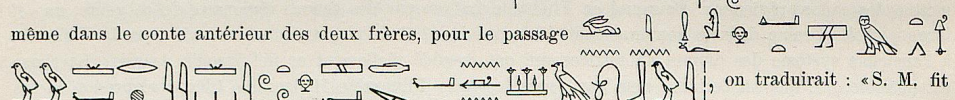



exemples, tirés du décret de Rosette, etc. (voir plus bas). La seule difficulté pour  $\mathfrak{S}|| = \epsilon\tau$ , c'est que le dernier signe se faisait comme  $\mathfrak{S} = \curvearrowright$  et non comme  $\mathfrak{S} = \int$  ou  $\overset{\circ}{\mathfrak{C}}$ , avec lequel BRUGSCH l'avait d'abord confondu.<sup>1</sup> Tout en voyant la difficulté, j'avais gardé cette transcription, faute d'autre, pour le relatif. J'y renonce désormais. La raison en est fournie par les variantes que j'ai signalées dans ce numéro même de la *Revue*, en publiant le roman de Setme. L'article du pluriel, suivi du relatif, est écrit  $\mathfrak{R}\mathfrak{P} = \text{⏟} \overset{\circ}{\mathfrak{C}}$  (II 2, 14). Je suis convaincu qu'il faut lire *nautu* en donnant à la marque idéographique du pluriel  $\text{⏟}$  sa valeur  $\overset{\circ}{\mathfrak{C}} = u$  (on remarquera que  $\text{⏟} \overset{\circ}{\mathfrak{C}}$  *unnu* est transcrit [II 19, 20]  $\mathfrak{P}\mathfrak{S}$  *umnu*). Quand il s'agit du relatif  $\epsilon\tau$ , précédé de l'article du masculin singulier, on garde la forme ordinaire  $\mathfrak{S}||$  ( $\mathfrak{S}||\text{U}$ ) III, 12, IV, 11, etc. Or, à mon avis, ce mot doit se transcrire  $\mathfrak{S} \int \overset{\circ}{\mathfrak{C}}$ .<sup>2</sup> Le signe  $\mathfrak{S}$  représente la ligature  $\mathfrak{S} = \int \curvearrowright$ , récemment encore signalée par ERMAN dans son excellent travail sur le papyrus Westcar.

Le relatif  $\int \overset{\circ}{\mathfrak{C}}$ ,  $\int \overset{\circ}{\mathfrak{C}}$ , etc. =  $\epsilon\tau$  *che*, «qui, lequel» pour LÉVI, est bien connu en hiéroglyphes, même pour la basse époque (stèle de Ptolémée, le satrape, stèles du Sérapéum, etc.). Voir ce qu'en dit LÉVI dans son dictionnaire hiéroglyphique, à propos de  $\int \overset{\circ}{\mathfrak{C}}$  et de son passif  $\int \overset{\circ}{\mathfrak{C}}$  (p. 28, n° 4). D'ailleurs, même dans le conte antérieur des deux frères, pour le passage , on traduirait : «S. M. fit venir des ouvriers habiles *qui furent* (ou étant) à couper, etc.», aussi bien que «(et) secati sunt», comme le fait DE ROUGÉ — sans nier pour cela le sens impersonnel d'*au tu*, incontestable dans d'autres passages et se rattachant à la valeur radicale du passif de  $\int \overset{\circ}{\mathfrak{C}}$ .  $\int \overset{\circ}{\mathfrak{C}}$  «étant, ayant été» est devenu tout naturellement un relatif.

Donnons maintenant les exemples que BRUGSCH nous a fournis : 1° au § 236 pour le relatif  $\int \overset{\circ}{\mathfrak{C}}$   $\epsilon\tau$ , 2° au § 310 pour la forme participiale  $\epsilon\tau$ , dans laquelle il voit un synonyme des autres formes participiales, comme en copte. Cette partie est certainement, avec ce qu'il dit du 2° présent en  $\epsilon$  et des futurs  $\epsilon\tau\epsilon$ ,  $\epsilon\tau\alpha$ , etc., une des meilleurs parties de sa grammaire démotique qui renferme tant d'erreurs pour la conjugaison, aussi bien que pour la lecture des signes, le syllabaire, etc.

1° A propos du relatif  $\epsilon\tau$  (§ 236)  $\int \overset{\circ}{\mathfrak{C}}$   $\int \overset{\circ}{\mathfrak{C}}$   «qui a établi l'Égypte»  $\text{TOY KATA-}\Sigma\text{THEAMENOY THN AIPHYTON}$  (Rosette).

<sup>1</sup> Il avait également confondu  $\mathfrak{S} = \curvearrowright$  *met* (dans *mati* mettre, etc.) avec  $\int$ , ce que les formes archaïques m'ont permis de bien indiquer.

<sup>2</sup> Voir plus haut la note 1 de la page 20 que j'ai consacrée au second parfait, basé sur le relatif  $\mathfrak{S}||$ , comme le second parfait copte-alexandrin en  $\epsilon\tau\alpha\mathfrak{C}$ . Je crois toujours que, dans le Koufi, comme dans Rosette, ce parfait intervient souvent. J'avais depuis longtemps remarqué, dans Rosette particulièrement, que le temps en  $\mathfrak{S}||$  est toujours un passé. Il en est de même dans le papyrus gnostique, qui, Brugsch en a donné des exemples (voir plus bas), possède le relatif  $\epsilon\tau$ . Mais on trouve aussi, comme ailleurs, du reste, pour le temps en  $\epsilon$  ou 2° présent dont Brugsch a fort bien établi le paradigme (§ 283) à la 2° pers. masc. du singulier pour  $\mathfrak{S}$  une variante  $\mathfrak{S}||$  *erk*, que Brugsch a seulement admise pour le futur en  $\epsilon\tau\epsilon$  (§ 288) à la 2° pers. fém. pour  $\mathfrak{C}||$  et une forme en  $\mathfrak{C}||$  *ert* ( $\mathfrak{C}\mathfrak{S}$ ) à la 3° pers. intercalaire pour  $|| = \epsilon$ , une forme en  $||\mathfrak{S}||$  ou  $\mathfrak{S}||$ , à côté des formes en  $||\mathfrak{S}||$ ,  $\mathfrak{Y}||$ ,  $\mathfrak{A}||$ ,  $\mathfrak{S}||$ ,  $\mathfrak{I}||$ . En copte, le 2° présent a perdu la 2° pers. masc. *erk*; mais il a gardé la 2° pers. féminin *epe* et la 3° pers. intercalaire *epe* en thébain. L'alexandrin y joint la 2° pers. plur. *epeten* au lieu de *eretn*. Il en est de même des futurs basés sur ce 2° présent en  $\epsilon$ . Pour toutes ces questions voir ma grammaire copte, éclairée par ses origines. Il faut bien se garder de confondre (ce qui a pu m'arriver parfois à moi-même) cet auxiliaire  $\mathfrak{S} = \curvearrowright$  du présent (joint parfois en copte à l'auxiliaire  $\overset{\circ}{\mathfrak{C}}$ . Ex. *eretn*) avec le relatif, la particule ou l'auxiliaire, tirés de ce relatif en  $\mathfrak{S}|| = \int \overset{\circ}{\mathfrak{C}}$  ou  $\mathfrak{S} = \overset{\circ}{\mathfrak{C}}$ , forme apocopée de  $\epsilon\tau$ . C'est-là, d'ailleurs, une des difficultés du démotique que l'emploi de formes semblables, bien que de diverses origines, pour des vocables différents (voir mon syllabaire). Nous avons déjà cité  $\mathfrak{S} =$  qui se lit  $\curvearrowright$  *met*, aussi bien que  $\curvearrowright$  et  $\overset{\circ}{\mathfrak{C}}$ .